opusdei.org

"Jésus ne se scandalise pas face à notre fragilité. Il continue à se fier. Il continue à s’asseoir à table avec les siens."

Pour sa catéchèse de ce mercredi (13 août 2025), Léon XIV a souhaité méditer sur la trahison de Judas lors de la dernière Cène, afin d'expliquer la confiance et l'amour de Jésus-Christ, qui n'est pas vengeur, mais qui s'attriste face au mal.

13/08/2025

Chers frères et sœurs,

Nous poursuivons notre chemin à l'école de l'Evangile, sur les traces de Jésus dans les derniers jours de sa vie. Aujourd'hui, nous nous arrêtons sur une scène intime, dramatique et pourtant profondément vraie: le moment, pendant la Cène pascale, où Jésus révèle que l'un des Douze est sur le point de le trahir: «En vérité, je vous le dis, l'un de vous me livrera, un qui mange avec moi» (*Mc* 14, 18).

Des paroles fortes. Jésus ne les prononce pas pour condamner, mais pour montrer que l'amour, lorsqu'il est vrai, ne peut ignorer la vérité. La pièce à l'étage, où tout avait été soigneusement préparé quelques instants auparavant, s'emplit soudain d'une douleur silencieuse,

faite de questions, de soupçons et de vulnérabilité. C’est une douleur que nous connaissons bien nous aussi, lorsque l’ombre de la trahison s’insinue dans les relations les plus chères.

Pourtant, la manière dont Jésus parle de ce qui est sur le point d’arriver est surprenante. Il n’élève pas la voix, ne pointe pas du doigt, ne prononce pas le nom de Judas. Il parle de telle manière que chacun peut s’interroger. Et c’est précisément ce qui se passe. Saint Marc nous dit: «Ils devinrent tout tristes et se mirent à lui dire l’un après l’autre: “Serait-ce moi?”» (*Mc* 14, 19).

Chers amis, cette question — «Serait-ce moi?» — est peut-être l’une des plus sincères que nous puissions nous poser. Ce n’est pas la question de l’innocent, mais celle du disciple qui se découvre fragile. Ce n’est pas le cri du coupable, mais le murmure

de celui qui, tout en voulant aimer, sait qu'il peut blesser. C'est dans cette prise de conscience que commence le chemin du salut.

Jésus ne dénonce pas pour humilier. Il dit la vérité parce qu'il veut sauver. Et pour être sauvés, il faut sentir: sentir que l'on est impliqué, comprendre qu'on est aimé malgré tout, sentir que le mal est réel mais n'a pas le dernier mot. Seul celui qui a connu la vérité d'un amour profond peut aussi accepter la blessure de la trahison.

La réaction des disciples n'est pas la colère, mais la tristesse. Ils ne s'indignent pas, ils sont tristes. C'est une douleur qui naît de la possibilité réelle d'être impliqués. Cette tristesse, précisément, si elle est accueillie sincèrement, devient un lieu de conversion. L'Evangile ne nous enseigne pas à nier le mal, mais à le reconnaître comme une

opportunité douloureuse pour renaître.

Jésus ajoute ensuite une phrase qui nous inquiète et nous fait réfléchir: «Malheur à cet homme-là par qui le Fils de l'homme est livré! Mieux eût valu pour cet homme-là de ne pas naître!» (*Mc* 14, 21). Ce sont des paroles dures, certes, mais il faut bien les comprendre: il ne s'agit pas d'une malédiction, mais d'un cri de douleur. En grec, ce «malheur» sonne comme une lamentation, un «hélas», une exclamation de compassion sincère et profonde

Nous sommes habitués à juger. Dieu, lui, accepte la souffrance. Lorsqu'il voit le mal, il ne se venge pas, mais s'afflige. Et ce «mieux eût valu pour cet homme-là de ne pas naître» n'est pas une condamnation infligée a priori, mais une vérité que chacun de nous peut reconnaître: si nous renions l'amour qui nous a

engendrés, si, en trahissant, nous devenons infidèles à nous-mêmes, alors nous perdons véritablement le sens de notre venue au monde et nous nous excluons nous-mêmes du salut.

Pourtant, précisément là, à l'endroit le plus sombre, la lumière ne s'éteint pas. Au contraire, elle commence à briller. Car si nous reconnaissons nos limites, si nous nous laissons toucher par la douleur du Christ, alors nous pouvons enfin naître de nouveau. La foi ne nous épargne pas la possibilité du péché, mais nous offre toujours une issue: celle de la miséricorde.

Jésus ne se scandalise pas face à notre fragilité. Il sait bien qu'aucune amitié n'est à l'abri du risque de trahison. Mais Jésus continue à se fier. Il continue à s'asseoir à table avec les siens. Il ne renonce pas à rompre le pain, même avec celui qui le trahira. Telle est la force

silencieuse de Dieu: il n’abandonne jamais la table de l’amour, pas même lorsqu’il sait qu’il sera laissé seul.

Chers frères et sœurs, nous aussi nous pouvons nous demander aujourd’hui, sincèrement: «Serait-ce moi?». Non pas pour nous sentir accusés, mais pour ouvrir un espace à la vérité dans nos cœurs. Le salut commence ici: par la conscience que nous pourrions être ceux qui trahissent la confiance en Dieu, mais aussi ceux qui la recueillent, la protègent et la renouvellent.

Au fond, c’est cela l’espérance: savoir que, même si nous pouvons échouer, Dieu ne nous laisse jamais. Même si nous pouvons trahir, il ne cesse jamais de nous aimer. Et si nous nous laissons toucher par cet amour — humbles, blessés, mais toujours fidèles — alors nous pouvons véritablement renaître. Et commencer à vivre non plus comme

des traîtres, mais comme des enfants toujours aimés.

---

source : vatican.va

Librerie Editrice Vaticane / Rome Reports

---

pdf | document généré automatiquement depuis https://opusdei.org/fr-cd/article/jesus-ne-se-scandalise-pas-face-a-notre-fragilite-il-continue-a-se-fier-il-continue-a-sasseoir-a-table-avec-les-siens/ (12/12/2025)